

---

## Diderot dans l'allée des Marronniers. Être matérialiste en 1747

Marie Souviron

### Abstract

A careful reading of the last episodes of the «Allée des Marronniers » in La Promenade du Sceptique reveals that its «curve » follows exactly that of the Pensées philosophiques and extends it by adding representatives of philosophical «sects » who were missing. This text is a step in the direction of the Lettre sur les aveugles and the 1749 letter to Voltaire and, instead of being a «regression » towards deism, it in fact «goes further » as Diderot opens up two new possibilities. One leads to «modern Spinozism » as defined in the Encyclopédie and embodied in the Rêve : materialistic monism with no divinity. The other represents one of Diderot's obsessions : the crimes committed against Atheos'family by the blind man who no longer fears divine punishment pose the problem of how to found a moral system independent of religion, as in Antiquity.

---

### Citer ce document / Cite this document :

Souviron Marie. Diderot dans l'allée des Marronniers. Être matérialiste en 1747. In: Dix-huitième Siècle, n°20, 1988. L'année 1789. pp. 353-366;

doi : <https://doi.org/10.3406/dhs.1988.2878>

[https://www.persee.fr/doc/dhs\\_0070-6760\\_1988\\_num\\_20\\_1\\_2878](https://www.persee.fr/doc/dhs_0070-6760_1988_num_20_1_2878)

---

Fichier pdf généré le 26/03/2019

# DIDEROT DANS L'ALLÉE DES MARRONNIERS

## ÊTRE MATÉRIALISTE EN 1747

Nous ne nous lancerons pas dans ce qu'on pourrait appeler, non sans quelque pédantisme, une historiographie du déisme de Diderot. Pour nous, les jeux sont faits, dès 1746 (sinon bien avant, car, pour écrire « dans la semaine sainte », une œuvre aussi lapidaire et complexe que *Les Pensées philosophiques*, il fallait que la pensée en eût mûri depuis longtemps)<sup>1</sup> : « sceptique » est un euphémisme pour « athée » (« athée sceptique », pour employer la bizarre terminologie de Diderot), athée tranquille et non « athée fanfaron ». Alors ? Curieuse idée, dira-t-on, de s'intéresser à une des œuvres les plus ingrates de Diderot, *La Promenade du Sceptique*, inconnue de ses contemporains, inachevée, allégorique, mais à laquelle Diderot tenait assez pour en avoir longtemps et en vain réclamé la restitution à la police qui l'avait saisie ! Était-ce la préférence bien connue des parents pour les plus disgraciés de leurs enfants ?

Que nous prétendions que toutes les opinions ultérieures de Diderot sur la religion, en particulier dans *La Promenade du Sceptique*, « se terminent à des développements » des *Pensées philosophiques*, on ne nous croira sûrement pas sur parole. *La Promenade* manifeste-t-elle une persistance ou une « rechute » de déisme ? L'image du Sceptique s'y est-elle déjà dévalorisée ? D'autre part faut-il prendre au sérieux l'intervention finale du spinoziste Oribaze, à la fin de *L'Allée des Marronniers* ? Est-ce une nouvelle « conversion » ou au moins un recul de Diderot ? En un mot, est-ce une œuvre complètement erratique qui ne mérite que l'oubli ou un jalon « nécessaire » et important dans son cheminement intellectuel<sup>2</sup> ?

En fait, il faut mettre en perspective *La Promenade du Sceptique*, qui était destinée à être publiée, en « amont » par rapport aux premières œuvres de Diderot qui l'ont été, et « en

aval » par rapport à ce qu'il a éprouvé *le besoin* de publier par la suite ou au silence apparent de tout le reste de sa vie et à ce qu'il a jugé bon de garder dans ses tiroirs. Nous mettons à part le théâtre et l'*Encyclopédie*, voués à « l'éducation publique ».

Nous ne fatiguerons pas le lecteur à l'accompagner dans le dédale du domaine de Cléobule : l'« *Allée des Fleurs* » est un « brouillon » peu original pour *Les Bijoux indiscrets* et la partie satirique la plus cruelle du *Neveu de Rameau*. Celle des Aveugles, dans un registre grave et passionné, aboutit à *La Religieuse*. Mais il nous semble qu'autant que nous puissions juger par le texte inachevé dont nous disposons, dans l'« *Allée des Marronniers* » particulièrement, non content d'attaquer avec véhémence l'intolérance religieuse et le christianisme « réel », tel qu'il l'a vu vivre à Langres et dans les milieux parisiens qu'il a jusqu'alors fréquentés et de claquer violemment la porte de son passé, Diderot fait appel à des arguments nouveaux contre le déisme et indique les « chemins » par lesquels, à son tour, il va orienter ses recherches. Par d'autres moyens, *La Promenade du Sceptique* confirme les *Pensées philosophiques*, clôt définitivement un chapitre dans ce que Lewinter a justement appelé la dernière partie de son « cycle métaphysique »<sup>3</sup>. D'autre part, Diderot défriche de nouvelles « allées » et, plus encore que dans la *Lettre sur les Aveugles*, c'est dans sa réponse à l'aimable « accusé de réception » que lui en a donné Voltaire, et dans toute son œuvre postérieure, qu'il convient d'en chercher les suites.

On a toujours tenu pour évident que Diderot y parlait sous le nom de Cléobule, nom d'un des sept Sages de la Grèce, (plus déiste que sceptique) ou de son « secrétaire » Ariste (le meilleur)..., parfois même par la voix d'Oribaze. L'écheveau est plus emmêlé... et Diderot joue avec les masques. Quelle que soit la forme définitive qu'aurait prise l'œuvre si elle avait été achevée, il serait tout au moins imprudent d'identifier Diderot à tel ou tel « marronnier ». Plusieurs indices nous ont suggéré l'hypothèse (déjà émise par F. Venturi) que des confidences sur son propre itinéraire intellectuel se cachaient sous les allégories, souvent pénibles, des *Allées* et que Diderot y « réglait des comptes » avec son passé d'« aveugle »<sup>4</sup>.

Là n'est pas l'essentiel. Suivons seulement un peu « le Sceptique », non exactement identifié, dans les dernières péripéties de « *L'Allée des Marronniers*, » dont le scénario est

particulièrement compliqué, comme le *Discours préliminaire* : mais précisément si on laisse de côté les méandres et les détours (qu'a résumés Jacques Lemaire<sup>5</sup>), il se dégage de cette dernière partie une ligne générale, une structure, qui va peut-être nous permettre d'y voir plus clair.

Dès la présentation des diverses cohortes de Marronniers, les surprises commencent. De tant de philosophies qui ont divisé les hommes, seulement cinq ou six sont représentées et toutes sont définies par rapport à leur opinion sur le problème de Dieu, classement tout différent de celui de Montaigne dans *l'Apologie de Raimond Sebond* ou de Pascal dans *l'Entretien avec M. de Saci*. Pour employer le terme de Diderot, leurs sectateurs ont en commun de n'être pas des « religionnaires » : philosophie s'oppose à religion, ce qui n'a rien de bien original en soi. Diderot reconstitue le monde d'athées imaginé par Bayle, en leur ajoutant les déistes. Notons cependant que, dès le début de « *L'allée des Marronniers* »,... avec quelque désinvolture pour la chronologie, ce n'était probablement pas sans intention que Diderot avait baptisé Ménippe le marronnier qui discute avec Marc l'évangéliste et le fuit quand il se met à parler d'un ton prophétique de miracles incompréhensibles pour la raison : malgré le peu d'estime dans lequel Diderot tient, à la fin de l'article CYNIQUES de *l'Encyclopédie*, les « faux cyniques » qui ont succédé à Diogène, le seul nom du cynique Ménippe devait rappeler au lecteur qu'une sagesse païenne existait en face de la nouvelle *foi* et que, tout mystère mis à part, sa *morale* aurait pu s'accorder avec celle des chrétiens s'ils étaient restés fidèles aux enseignements du Christ. Nous y reviendrons. « Les maximes de votre chef, lui dit-il, me plaisent. Je les trouve conformes à celles qu'ont enseignées tous les hommes sensés qui ont paru sur la terre plus de quatre cents ans avant lui » (§ 55).

Dans l'allée des Marronniers, se mêlent, discutent, sans se lancer l'anathème, coexistent sans trop de peine, les pyrrhoniens, « soldats bons pour les embuscades et les stratagèmes », qui ont pour champion Montaigne (§ 4), comme les sceptiques desquels ils sont pourtant distingués<sup>6</sup> ; les athées, que, en une généalogie intéressante, Diderot nous présente comme de simples « mutins » de la cohorte des pyrrhoniens ; les déistes ; les solipsistes ou idéalistes purs (« égotistes », selon les « clés » du livre), enfin, si l'on néglige les « fanfarons » toujours prêts à repasser de l'allée des Fleurs à celle des Aveugles, les spinozistes.

N'est-il pas curieux de constater qu'ils appartiennent aux mêmes écoles de pensée que Diderot disait avoir rencontrées « au sortir de son cours de philosophie »<sup>7</sup>, comme si le déroulement *dans le temps*, pendant sa jeunesse, de ces longs affrontements avec des doctrines diverses et à la mode, était transposé *dans l'espace* de la promenade symbolique des marronniers à travers la campagne ?

Les Marronniers débattent d'ontologie, de métaphysique et de physique rationnelle : bien qu'ils soient entre eux et chez eux, ils n'en ont pas fini avec les Aveugles et leur problématique est très traditionnelle. Toute la première partie (la plus longue) raconte une conversation, à la frontière de leurs territoires respectifs, entre un aveugle et « un camarade » des Marronniers dont nous apprenons, bien plus tard seulement, qu'il n'est autre qu'Athéos. Son nom et son rôle disent bien le caractère purement négatif de sa philosophie, mais il est tout de même remarquable que ce soit lui qui serve de « champion » à tous les autres (§ 31).

Lorsque l'entretien de l'aveugle et d'Athéos a été fidèlement rapporté aux représentants des « sectes » de Marronniers (§ 14 à 30), pour qu'ils tranchent le différend, deux délégués par secte sont envoyés en détachement et chargés de « statuer, *sur des découvertes ultérieures*, quelle serait désormais la colonelle, et quels étendards il faudrait suivre » (§ 31).

Enfin toute la compagnie, à qui les détachements sont venus faire leur rapport à l'issue de leur voyage, « pèse les raisons » (§ 55) et, comme on pouvait s'y attendre, elle ne semble pas près de prononcer un jugement définitif : ce qui, implicitement, donne raison au sceptique : n'oublions pas, que, selon la Pensée philosophique XXIV, « le vrai sceptique a compté et pesé les raisons » (l'expression revient souvent aussi dans *La Promenade*).

Cependant nous ne sommes pas de retour au point de départ et les adversaires ne sont pas renvoyés dos à dos : certains ont été éliminés, d'autres déconsidérés : regardons-y de plus près.

D'abord la victoire des amis d'Athéos sur l'aveugle avait été trop facile : « ils chantaient victoire avant l'action », puisqu'ils n'avaient « pulvérisé » que de « mauvaises raisons » (§ 31). Contre Athéos, c'est le déiste Cléobule qui a pris le relais de l'aveugle : comme le disait déjà Diderot dans les *Pensées philosophiques*, « le déiste seul peut faire tête à l'athée ». Il lui objecte l'ordre de l'univers et « l'intelligence de l'horloger » :

lorsque l'expérience semble prouver que le monde n'est pas ordonné pour le bien particulier des hommes, puisqu'une chaîne de montagnes et un torrent empêchent de passer les « détachements » de Marronniers, il se rattrape en invoquant « le bien du système général » (§ 40) : « Êtes-vous seul dans l'univers ? » Son collègue déiste Philoxène, qui intervient à son tour, se fonde, lui, sur les merveilles découvertes par le microscope, la trompe et l'aiguillon des abeilles, l'organisme des vers à soie (équivalent de « l'aile du papillon » des *Pensées philosophiques*) : théologie des insectes tout aussi dérisoire que l'interprétation des merveilles de la voûte céleste ! Athéos a beau jeu de railler les déistes : « Belle occupation pour ce grand monarque, d'avoir exercé son savoir-faire sur les pieds d'une chenille et sur l'aile d'une mouche » (§ 45). Cependant les déistes en concluent l'existence d'un « grand ouvrier » et affirment : « Dans l'univers rien n'est fait ni placé sans dessein » (§ 46)... « Oh ! toujours du dessein ! reprit Athéos... ». « Le dessein »... C'est bien là le point essentiel sur lequel s'opposent d'une part Cléobule et Philoxène, d'autre part les spinozistes Alcmeon et Oribaze, tout comme Athéos (§ 39-47).

« Quiconque voit moins d'ordre dans l'univers que de hasard et de confusion, est plus athée que théiste », disait déjà Diderot dans l'*Essai sur le mérite et la vertu* (première section de la première partie). Il est déjà assez inquiétant de voir Diderot attribuer à Athéos la fable des fourmis et du jardinier qu'il prêtera à Saounderson pour répondre aux objections de Voltaire à propos de la *Lettre sur les Aveugles* : « On remplit un vaste terrain de terres et de décombres jetés au hasard, mais entre lesquels le ver et la fourmi trouvent des habitations fort commodes. Que penseriez-vous de ces insectes, si, raisonnant à votre mode, ils s'extasiaient sur l'intelligence du jardinier qui a disposé ces matériaux pour eux ? » (*Corr.*, I, p. 77-78). Assurément, ce n'est qu'un apologue : analogie n'est pas preuve et à cette fable ou à celle du « jeune provincial nouvellement débarqué, qui croit que c'est pour lui que Servandoni a dessiné les jardins d'Armide ou construit le palais du Soleil », le déiste peut aussi bien répondre par d'autres fables, comme celle du mexicain de l'*Essai sur le mérite et la vertu*<sup>8</sup>, ou celle « d'un politique de campagne qui, n'étant jamais entré au conseil de son prince, et n'en pénétrant point les desseins, déclamerait contre les impôts, la marche ou l'inaction des armées, et la destination des flottes, et attribuerait au hasard tantôt le gain

d'une bataille, tantôt le succès d'une négociation, ou celui d'une expédition maritime » (§ 40).

Selon son « télescope » personnel chacun peut trouver aux analogies seulement plus ou moins de vraisemblance. On ne saurait pourtant dire que « les choses soient égales » : l'avantage devrait rester à Athéos, puisque le déiste conclut du fini à l'infini, ce qui, en bonne logique, n'est pas légitime <sup>9</sup>, puisque, d'autre part, le sage sceptique Damis s'est ligué avec Athéos pour railler la prétention des déistes qui croient voir dans l'univers l'existence d'un créateur : « Ces messieurs sont les confidents du grand ouvrier, mais c'est, ajouta Damis, comme les érudits le sont des auteurs qu'ils commentent, pour leur faire dire ce à quoi ils n'ont jamais pensé » (§ 46). Cependant, si les Marronniers acceptent d'accorder à Athéos que, de la discussion, on ne peut conclure « rien d'autre, sinon que la matière est organisée » (§ 47), malgré l'argument logique d'Athéos et la caution que lui apporte l'observation ironique de Damis, les autres Marronniers ne sont pas convaincus : ils « consolent » Athéos, lui disant « que peut-être il avait raison, mais que la vraisemblance était du côté » de Cléobule ou de Philoxène, les déistes. Ils hésitent à refuser les causes finales et la présomption d'un « dessein » dans l'univers, ou, pour parler plus brutalement, d'une providence, problème qui était escamoté, ou du moins traité par omission dans les *Pensées philosophiques*.

Mais alors que, dans ce combat douteux, le déiste Philoxène se croit déjà victorieux, intervient alors, contre toute attente, un personnage qui n'a guère parlé jusque là, Oribaze, un des deux détachés de la secte des spinozistes.

On n'a peut-être pas attaché assez d'importance au fait que chaque « délégation » de Marronniers comprend deux représentants de la secte : chacune a son « extrémiste », le « pyrrhonien » Zénoclès ou le spinoziste Alcméon, par exemple dont « l'imagination [est] plus absurde que l'Atlas des anciens poètes » ; chacune a son « modéré », le pyrrhonien Damis (que rien ne distingue du sceptique en titre Nérestor) et le spinoziste Oribaze. D'ailleurs, Diderot prend soin de signaler, à l'occasion, les « alliances » possibles : notamment, dès le § 38, Damis et Nérestor (presque muet) « se joignirent à Philoxène » (déiste) « contre Alcméon » (spinoziste orthodoxe), « puis ils attaquèrent Philoxène ».

Le pyrrhonisme pur et l'idéalisme absolu, dont Diderot dira souvent qu'ils sont extravagants mais, à la honte de l'esprit humain, impossibles à réfuter, ne sont pas discutés *théoriquement*. L'absurdité des « égotistes » est simplement montrée dans la *pratique*, puisque Zénoclès qui nie l'existence du monde extérieur, donc d'un torrent qui se trouve sur le passage des Marronniers, manque de s'y noyer et n'est sauvé que par le secours d'Oribaze. Quant à Philoxène, le déiste sûr de lui, il avait beau jeu d'ironiser sur les « modes » spinozistes défendus par le spinoziste borné Alcméon et de le ridiculiser, prétendant qu'il divinisait les mouches, les grains de sable, toutes les parties de l'univers (§ 37). Comme contre les « égotistes », le type de réfutation est d'usage<sup>10</sup>. L'orthodoxe Alcméon ne joue qu'un rôle épisodique et, désarçonné, renvoie à son collègue Oribaze : encore celui-ci laisse-t-il Athéos aux prises avec Philoxène, jusqu'à ce qu'il voie le déiste sur le point de prendre l'avantage : preuve qu'ils mènent le même combat.

Le déiste Philoxène aussi s'était cru victorieux à trop bon compte : c'est Oribaze qui prend « gravement » la relève d'Athéos contre lui, pour « faire un pas de plus » (§ 48). Or, du point de vue qui jusqu'ici est le nôtre, celui de la « courbe » de l'œuvre, ce rebondissement aboutit à un renversement.

Il complète et prolonge sur un terrain tout différent le raisonnement d'Athéos, dont, seule, l'insuffisance avait semblé, provisoirement, faire pencher la balance en faveur du déiste. Tout compte fait, c'est lui qui a « le dernier mot » : pas seulement parce qu'il est le dernier à parler, ou parce qu'il aborde un problème nouveau (en apparence), mais parce qu'il met dans l'embarras Philoxène, le « déconcerte » et surtout parce que, pour la plus grande (et maligne) satisfaction des autres Marronniers, il rabat sa suffisance, ce « ton méprisant qui ne convient à personne » : « Philoxène avait triomphé jusqu'alors, et l'on n'était pas fâché de le voir embarrassé, et cela par un ennemi qu'il avait traité assez cavalièrement » (§ 54). Philoxène reste littéralement « sans réplique », comme, on s'en souvient, à deux reprises dans les *Pensées philosophiques*, le déiste demeurait coi après les deux plus forts arguments de l'athée (*Pensées* XV et XXI). La « courbe » des deux œuvres est donc exactement parallèle : dans une série de combats, ou comme dans les manches d'une partie, s'affrontent, successivement et dans l'ordre, dévot et athée, dévot et déiste, déiste et athée. A chaque manche est éliminé un joueur. Dans les deux

cas, le dernier combat s'achève par le silence du déiste, mais ici par le fait d'un « spinoziste ».

Plus grave encore : ici, face à lui et non plus à l'espèce étrange d'un « athée sceptique », Philoxène essaie bien de reprendre ses esprits pour répondre ; mais « à peine eut-il commencé que le ciel s'obscurcit ; un nuage épais nous déroba le spectacle de la nature, et nous nous trouvâmes dans une nuit profonde » (§ 54). La discussion s'arrête là : sur la confusion du déiste et sur « l'obscurité du monde », signe, selon la « philosophie locale » de Cléobule... ou de Diderot <sup>11</sup>, de l'incompréhensibilité (ou de l'inexistence) de la providence, du « dessein », de « l'ordre », que Philoxène supposait dans l'univers. Deux ans plus tard, Diderot avoue à Voltaire, dans sa fameuse réponse de juin 1749, au sujet de la *Lettre sur les Aveugles* : « C'est ordinairement pendant la nuit que s'élèvent les vapeurs qui obscurcissent en moi l'existence de Dieu » (*Corr.* I, 76). Il ajoute, il est vrai : « Le lever du soleil les dissipe toujours ». Est-ce réellement une conviction ? ou plutôt une concession tactique ? — En tout cas, que vaut une preuve intermittente ? Et n'est-ce pas une illusion de clairvoyant ? Qu'en est-il pour ceux qui vivent « dans une obscurité perpétuelle » ? — La question de l'ordre du monde était déjà implicitement posée dans cette fin de *La Promenade du sceptique* : aux « merveilles de la nature », que le déiste tient pour les meilleures preuves de l'existence de Dieu, preuves fort ébranlées *théoriquement* par Athéos et Oribaze, l'*expérience* de Saounderson ôtera toute valeur.

L'obscurité accidentelle sur laquelle se termine *La Promenade* préfigure l'obscurité éternelle dans laquelle vit l'aveugle-né. Comme le sera plus tard (et en un tout autre sens) le neveu de Rameau, Saounderson représente un cas-limite, un « monstre » révélateur, dont l'étude nous apprend plus que celle de cent cas normaux, ou que celle de ce que nous prenons pour des merveilles <sup>12</sup> : « L'ordre n'est pas si parfait [...] qu'il ne paraisse encore de temps en temps des productions monstrueuses. Puis se tournant en face du Ministre, il ajouta « Voyez-moi bien, M. Holmes, je n'ai point d'yeux. Qu'avions-nous fait à Dieu, vous et moi, l'un pour avoir cet organe, l'autre pour en être privé » ? Par son existence même, Saounderson contredit l'ordre physique dont l'athée des *Pensées philosophiques* voulait bien encore reconnaître les « merveilles » ; non seulement il ne « voit » pas cet ordre, mais il est lui-même un « monstre », un désordre au milieu de cet ordre.

De plus, dans sa sobriété et sa dignité, la protestation contre l'injustice de son sort pose, de manière concrète et pathétique, le problème du mal *physique* que l'athée des *Pensées philosophiques* posait en termes généraux et avec des exemples historiques.

Les observations météorologiques qui terminent *La Promenade* suggéraient seulement une interprétation peu favorable aux « providentialistes ». En revanche la déroute et la véritable déconfiture de Philoxène, c'est par une voie toute différente, et plus étonnante, qu'Oribaze l'a obtenue.

Avec des arguments purement métaphysiques et logiques, rompant avec la méthode d'Athéos, pour « faire un pas de plus », Oribaze montre l'impossibilité et l'incompréhensibilité de toute forme de dualisme, donc d'un ouvrier distinct de son ouvrage, d'une intelligence suprême distincte du monde matériel, de toute action de deux substances radicalement hétérogènes l'une sur l'autre, l'esprit et la matière : puisque l'un ne peut créer l'autre, il faut qu'ils soient coéternels : sans s'embarrasser, comme le faisait Alcmeon, des questions captieuses sur les « modes », il ajoute à l'affirmation de la seule existence de la matière l'hypothèse de son éternité et de celle du monde : *Deus sive Natura*, ou plutôt il ne reste que le grand Tout ; Dieu n'a plus d'existence « autonome », ni d'attributs moraux ou autres : il se confond avec l'univers. « Il s'ensuit donc de son aveu et de mon raisonnement, que l'être intelligent et l'être corporel sont éternels, que ces deux substances composent l'univers, et que l'univers est Dieu » (§ 52) <sup>13</sup>.

Spinoziste, sa conclusion ? si on veut : d'un spinozisme fort « allégé » et « aménagé », qui n'est ni celui de Spinoza ni celui d'Alcmeon et se réduit à peu près à son squelette ou au résumé que donnait Bayle du système de Spinoza : « 1) Une substance ne peut produire une autre substance. 2) Rien ne peut être créé de rien. 3) Il n'y a qu'une seule substance, parce qu'on ne peut appeler substance que ce qui est éternel, indépendant de toute cause extérieure, que ce qui existe par soi-même et nécessairement. » Donc, ... « il n'y a d'autre substance dans l'univers que Dieu seul ». La déviation pourtant saute aux yeux si on se souvient de l'avertissement que donne plus tard Diderot en tête de *L'Interprétation de la Nature* : « Aie toujours présent à l'esprit que la *nature* n'est pas *Dieu* ». Dans *La Promenade*, Oribaze ajoute simplement : « Je ne divinise rien [...]. Si vous m'entendez un peu, vous verrez au contraire que je travaille à bannir du monde la présomption, le mensonge et les dieux »

(§ 53). Un spinozisme sans Dieu. Ferme et modeste, prônant la recherche de valeurs morales purement humaines, Oribaze est plutôt « sceptique » (comme dans la fin des *Éléments de physiologie*) : disciple de Montaigne et auditeur (très) libre de Spinoza, il n'affirme rien, « ne divinise rien » ; contre lui, le pyrrhonien « modéré » Damis (qui n'a jamais été démenti), ce « soldat bon pour les embuscades », ne trouve rien à objecter. Sous son pseudonyme assez obscur, il poursuit le chemin de « l'athée sceptique » des *Pensées philosophiques* ; et ce chemin, c'est celui de Diderot.

Ou alors faudrait-il supposer qu'à la longue Diderot se soit laissé persuader par les personnages allégoriques qu'il avait lui-même créés ? Car, à visage découvert, dans la correspondance qu'ils échangent, en 1749, à propos de la *Lettre sur les Aveugles*, Diderot et Voltaire se substituent aux personnages fictifs de *La Promenade*, Voltaire (qui ne connaît pas l'œuvre) retrouvant spontanément les arguments de Philoxène et Diderot reproduisant textuellement l'écrasante attaque finale d'Oribaze contre le dualisme inhérent à tout système chrétien, cartésien ou même déiste. Il est vrai qu'il donne tous ces raisonnements pour ceux « qu'il n'aurait pas manqué de prêter à Saounderson », sans la crainte de ceux que Voltaire avait appelés « les barbares stupides qui condamnent ce qu'ils n'entendent point » (*Corr.*, I, 74).

Mais comment expliquer qu'il l'enchâsse telle quelle lorsqu'il répond à Voltaire, « avec assez de liberté », comme le dit Naigeon (*Mémoires...*, 134) ? Cette « citation » (ou ce « collage ») est d'autant plus étonnante que son espèce d'archaïsme métaphysique tranche avec le ton à la fois respectueux et familier, personnel et vivant, du reste de la lettre. On ne peut pourtant penser ni que ce soit maladresse de néophyte, ni que Diderot dialogue dramatiquement avec lui-même, comme l'écrit P. Vernière (*ouvr. cité*, II, 572-76). Car le Diderot pseudo-spinoziste de 1746 aurait vraiment manqué d'imagination puisque, près de trente ans plus tard, il n'aura pas bougé d'un pouce : contre le philosophe spiritualiste Hemsterhuis, qui ne saurait passer pour son double, il reprend inlassablement le même argument. Plus simplement, si la formulation n'en varie pour ainsi dire pas de Bayle à Oribaze, d'Oribaze à la lettre à Voltaire, de 1746 et 1749 à 1773 ou 1774, c'est qu'il n'y a aucune raison de changer une démonstration mathématique — *more geometrico*, à la manière de Spinoza, « métaphysique » — qui joint l'élégance à la rigueur. C'est un acquis définitif.

Toujours est-il que, pas plus que dans la *Promenade*, Diderot ne présente comme sien le raisonnement d'Oribaze, même dans sa lettre à Voltaire, il ne prend sous son bonnet le « labyrinthe de raisonnements » de l'aveugle : ni sa vision grandiose (et plutôt épicurienne) de « ces mondes estropiés » qui « se dissipent » jusqu'à ce que se produise un « arrangement » viable, ni son « raisonnement » spinoziste. Saounderson lui sert de paravent. Mais quelle insistance suspecte à se démarquer ! Avec quelle chaleur et quelle rapidité, Diderot en revient au développement des arguments supposés de Saounderson ! Combien pèsent ses protestations et le maigre « je crois en Dieu », perdu dans la justification de la morale des athées avec lesquels « il vit » si bien ? Malgré l'invocation que fait Saounderson avant de mourir (et « dans le délire ») au Dieu de Clarke et de Newton, ni les censeurs ni Voltaire ne s'y sont trompés : il est athée. Et pourtant, catégorie aussi étrange que celle des « athées sceptiques » des *Pensées philosophiques*, Diderot le range parmi les « sceptiques les plus déterminés », alliance de mots qui n'a de sens que si on se souvient que « le vrai sceptique » n'affirme même pas que Dieu n'existe pas... et que toute vérité n'est pas bonne à dire.

Des deux « variantes » du monisme matérialiste, le spinozisme interprété comme un athéisme, selon l'usage du temps, ou l'atomisme et le hasard lucrétiens, la dernière qui pouvait passer pour l'hérésie la moins irrémédiable avait pourtant motivé la condamnation des *Pensées philosophiques*. Impénitent, Diderot combine les deux.

Quand Saounderson mourant imagine ces amas de matière se faisant et se défaisant sans cesse, de toute éternité et dans l'infini de l'espace, jusqu'à ce que se produise un « ordre momentané » « qui puisse subsister », il ne fait que développer de manière saisissante la Pensée philosophique XXI sur « l'analyse des sorts ». Dans la lettre à Voltaire, Diderot reproduit le raisonnement d'Oribaze. Les deux « ingrédients » fondamentaux que l'on retrouve mariés et enrichis dans le *Rêve de d'Alembert*, dans la *Correspondance*, les notes en marge d'Hemsterhuis, les *Éléments de physiologie*, sont en place dès *La Promenade*.

De « l'ancien spinozisme », Diderot ne retient que le principe d'Oribaze : l'arrangement qui nous paraît « admirable » n'est que l'effet des lois de la probabilité : il n'implique ni intelligence d'un grand ouvrier, ni causes finales, ni évolution déterminée par une fin. Les nouveaux spinozistes dont Diderot définit

les propositions dans son addition à l'article SPINOZA de l'*Encyclopédie* concluent par le point d'« arrivée » de Diderot dans *La Promenade*<sup>14</sup> : ... « il n'y a que la matière et... elle suffit à tout expliquer. Du reste ils suivent l'ancien spinozisme dans toutes ses conséquences » (art. SPINOZISTES). Mais comment « tout expliquer » ? — Par la science : déjà « dans l'allée des marronniers, on a des sphères, des globes, des télescopes, des livres, de l'ombre et du silence » (§ 16)... A vrai dire, pour Diderot, l'*interprétation de la nature*, les sciences de la vie, plus que les télescopes, serviront à construire les propositions du « nouveau spinozisme » et à les intégrer peu à peu à sa vision d'un univers en perpétuelle mutation : continuité et enrichissement, et non contradiction. Reste en suspens le problème majeur qui perce déjà dans les protestations de la lettre à Voltaire : celui du mal moral.

Nous aurions pu penser que l'« Allée des Marronniers » s'achevait avec la fin de la discussion. Or voici qu'inopinément Diderot croit bon de donner un épilogue au destin d'un (et un seul) d'entre eux : Athéos « trouva à son retour sa femme enlevée, ses enfants égorgés, et sa maison pillée » (§56). Et les Marronniers de soupçonner l'aveugle à qui il avait eu l'imprudence d'apprendre « à mépriser la voix de la conscience et les lois de la société, toutes les fois qu'il pourrait s'en affranchir sans danger ».

Sans doute les crimes de l'aveugle prouvent-ils, comme le veut R. Lewinter, « la faillite éthique du christianisme » (*ouvr. cité*, p. 309). Mais ce rajout qui peut paraître une maladresse « hors sujet » ne révèle-t-il pas une obsession de Diderot (déjà présente dans une longue note de l'*Essai sur le mérite et la vertu*) ? Est-il *opportun* d'ôter au commun des hommes le « frein » que la crainte de châtements dans une autre vie peut leur inspirer lorsqu'ils sont tentés de faire le mal ? Comment les persuader que, « même dans un monde aussi mal fait que le nôtre, le meilleur moyen d'être heureux est d'être vertueux ? » Nous revenons aux fondements des sagesse d'avant le christianisme, à Diogène, ou à Socrate. Comment prouver que, comme disait Socrate, le méchant est toujours malheureux, alors que le spectacle du monde nous montre le malheur de l'innocent et le triomphe du méchant ? Voltaire..., Robespierre et bien d'autres se sont posé la question. Ou il faut pratiquer la « double doctrine » que Rousseau reprochait tant aux « matérialistes modernes » ; ou il faut explorer les voies qui permettraient de donner de nouveaux fondements à une « vertu » bonne pour

tout le monde, et pas seulement pour ces êtres « bizarres » et « singuliers » que sont les philosophes aux yeux du neveu de Rameau, une vertu libérée de la crainte de l'au-delà et indépendante de la religion. Comme Oribaze, qui, lui, ne s'est pas risqué à « convertir » l'aveugle à la philosophie, Diderot, à sa façon, passera sa vie à « travailler à bannir du monde la présomption, le mensonge et les dieux »... et à se désoler de n'y avoir point réussi. Qui pourrait lui jeter la première pierre ?

MARIE SOUVIRON

#### NOTES

Pour faciliter les concordances entre les diverses éditions de la *Promenade du Sceptique*, nous donnerons, sauf cas exceptionnel, le numéro du paragraphe ou de l'article. L'introduction de l'édition Lewinter des *Œuvres complètes* (I, 307-311) et les commentaires et notes de J.-S. Spink, J. Deprun et P. Casini, dans l'éd. D.P.V. des *Œuvres complètes* (t. I), sont particulièrement intéressants.

1. Étiemble, « Signification et structure des *Pensées philosophiques* », *Le Disque vert* (1953), repris dans *Hygiène des Lettres*, t. V (Paris, 1967). Marie Souviron « Les *Pensées philosophiques* de Diderot ou les « Provinciales » de l'athéisme », *Studies on Voltaire...* (1985), vol. 238, p. 187-267.

2. Voir notamment J. Roger, « Le Déisme du jeune Diderot », *Europäische Aufklärung : Mélanges pour le 60<sup>e</sup> anniversaire de H. Dieckmann...* (Munich, 1967), p. 243-251 ; Jacques Chouillet, « Le Personnage du Sceptique dans les premières œuvres de Diderot (1745-47) », *Dix-Huitième Siècle*, n° 1 (1969), p. 195-211, et « Le mythe d'Ariste ou Diderot en face de lui-même », *R.H.L.F.* (1964), p. 565-588 ; Paul Vernière, *Spinoza et la pensée française avant la Révolution*, surtout t. II, p. 555 et suiv... ; Aram Vartanian, « Diderot's philosophical orientation : 1746-1749 », *Diderot Studies* I, p. 46-63.

3. R. Lewinter, Introduction à *La Promenade du Sceptique*, t. I de l'édition chronologique des *Œuvres Complètes* de Diderot, p. 307-311 ; ici p. 309.

4. Dans *La Promenade du Sceptique*, Diderot utilise le terme *Marronnier* pour désigner la personne même des philosophes et celui d'*Aveugle* pour désigner le représentant des chrétiens : nous adoptons sa terminologie.

Les allusions probables à la religion telle qu'elle était vécue à Langres abondent. Citons aussi par exemple cette phrase qui a tout l'air autobiographique, comme l'avait déjà noté F Venturi (*La Jeunesse de Diderot*, Paris 1939, p. 339, n. 13) : « J'ai passé de l'allée des épines dans celle des fleurs où j'ai peu séjourné et, de l'allée des fleurs, j'ai gagné l'ombre des marronniers, dont je ne me flatte pas de jouir jusqu'au dernier terme ; il ne faut répondre de rien ».

5. Jacques Lemaire, « Une œuvre peu connue de Diderot : *La Promenade du Sceptique* », *La Pensée et les hommes*, n° 10, (1974) p. 376-385.

6. Plus loin seulement : voir l'pensée xxx : « Rendez sincère le pyrrhonien. et vous aurez le sceptique ». Voir aussi Pensée xxii pour cette généalogie. et notre article cité ci-dessus.

7. « Un jeune homme, au sortir de son cours de philosophie, est jeté dans un monde d'athées, de déistes, de sociniens, de spinozistes et d'autres impies [...]. A peine sait-il des avantages de la vertu ce que lui en a dit un précepteur, ou des fondements de sa religion ce que qu'il en a lu dans son catéchisme » (Discours préliminaire) : le deuxième problème est déjà résolu par les *Pensées philosophiques*. Quant au premier, il occupera toute la vie de Diderot : voir plus bas.

8. L'histoire du Mexicain est utilisée pour montrer la « probabilité » d'une signification de l'univers dans une note de l'*Essai sur le mérite* (Lewinter, I, p. 48-49, n. 9) et tout différemment dans l'*Entretien avec la Maréchale*...

9. Même type de raisonnement dans la Pensée xx. Le même principe ne peut être objecté à Athéos puisqu'il ne conclut pas.

10. L'assimilation des pyrrhoniens, des « égotistes », des systèmes de Berkeley et de Condillac est signalée par Deprun et Dieckmann, *D.P.V.*, I, Appendice, p. 164, n. 121. Dans la *Lettre sur les Aveugles*, Diderot écrit : « On appelle idéalistes ces philosophes qui, n'ayant conscience que de leur existence et des sensations qui se succèdent au-dedans d'eux-mêmes, n'admettent pas autre chose : système extravagant, qui ne pouvait, ce me semble, devoir sa naissance qu'à des aveugles ; système qui, à la honte de l'esprit humain et de la Philosophie, est le plus difficile à combattre, quoique le plus absurde de tous » (éd. Niklaus, Droz, 1963, p. 35-36). Voir aussi *Entretien entre d'Alembert et Diderot* (*Œuvres Philosophiques*, Paris, Garnier, éd. Vernière, 1964, p. 259), *Lettre sur l'Homme et ses rapports de François Hemsterhuis et notes manuscrites de Diderot*, éditées par G. May (P.U.F., 1964), p. 57. Pour la « réfutation » par la pratique utilisée dès le *Manuel* d'Epictète contre les pyrrhoniens, voir note dans Jean Meslier, *Œuvres* (éd. Deprun, Desné, Soboul, Paris, 1972-74), t. II, p. 187. D'autre part la critique caricaturale des « modes » spinozistes est dans l'esprit des objections (souvent reprises de Bayle) qu'on trouve dans l'article SPINOZA de l'*Encyclopédie*, article anonyme et très inspiré du *Dictionnaire*, alors que l'article SPINOZISTES est de Diderot : voir J. Proust, *Diderot et l'Encyclopédie* (Paris, 1962), notamment p. 128, n. 58, p. 158, n. 178 etc... Dans *Le Rêve* Diderot donne une brève « variante » des objections au spinosisme classique (p. 317).

11. On a souvent pu montrer la signification des notations météorologiques dans l'œuvre de Diderot : par exemple dans le *Supplément au voyage de Bougainville* et dans les contes.

12. Article ENCYCLOPÉDIE : « Il importe quelquefois de faire mention des choses absurdes... Ces travers sont pour les moralistes ce qu'est la dissection d'un monstre pour l'historien de la nature : elle lui sert plus que l'étude de cent individus qui se ressemblent ».

13. *Notes sur Hemsterhuis* (p. 131) : « Dieu et l'univers seraient un » : même idée dans *Le Rêve de d'Alembert* (p. 314 et sv.). Sur l'unité de Dieu et du monde, « seule espèce de Dieu qui se conçoit », Diderot emploie les mêmes formules pour le spinozisme et pour le stoïcisme : pour le premier, dans *Le Rêve*, il récuse une fois de plus les « modes ». Reste le grand Tout qui n'est pas Dieu.

14. *Le Rêve*, les *Éléments de Physiologie*, les notes sur Hemsterhuis permettent d'illustrer point par point le « catéchisme » des spinozistes modernes : voir notre étude, « Fatalisme et vertu dans l'œuvre de Diderot », *Mélanges littéraires François Germain* (Université de Dijon, 1979).